

## Admission au Collège universitaire session 2015

### Copie épreuve de littérature et philosophie

(Coefficient 2)

#### Sujet 1 : Honoré de Balzac, *Le lys dans la vallée*

Honoré de Balzac offre, au fil de sa magistrale « Comédie Humaine », une multitude de portraits réalistes qui illustrent la pluralité de la société française de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, dépeignant la vie désabusée d'une Femme de trente ans dans un milieu aisé, les espoirs d'un jeune provincial ambitieux dans Le Père Goriot – en la personne de Rastignac -, l'apathie angoissée d'un jeune homme tout-puissant dans La Peau de chagrin, en passant par les manœuvres machiavéliques d'une jeune femme du peuple cherchant à soustraire la fortune d'un vieil homme fortuné et décrépi dans La Rabouilleuse. Aucune classe sociale, aucun type de caractère n'échappe à la plume de Balzac. Le Lys dans la vallée écrit en 1835 est, pour cet auteur prolifique, l'occasion de dévoiler les traits d'un aristocrate français déchu par la Révolution. Ces derniers contrastent en effet vivement avec ceux dont l'aristocratie est d'ordinaire affublée – que ce soit, par exemple, dans Les Trois Mousquetaires d'Alexandre Dumas, ou La Princesse de Clève de Madame de La Fayette. Dans quelle mesure ce portrait s'oppose-t-il aux canons aristocratiques traditionnels ? Dans un premier temps, nous constaterons que Balzac brosse bien le portrait d'un gentilhomme, mais que celui-ci est décrit dans un état de déchéance. Nous montrerons ensuite en quoi l'aristocratie dans ces conditions est en décalage par rapport à la société de cette époque.

Balzac dresse ici le portrait d'un gentilhomme, le comte de Mortsauf. Nous pouvons noter que sa physionomie, telle qu'elle est décrite par le narrateur, porte les marques d'une certaine puissance, d'une domination qui semble propre à la noblesse. Rappelons que dans la société médiévale, la noblesse d'épée a pour rôle de protéger le clergé et le Tiers-Etat : elle est donc censée pouvoir se targuer d'une sorte de force. Le visage de Mortsauf ressemble « *vaguement à celui d'un loup blanc qui a du sang au museau* » (lignes 4-5) déclare le narrateur. La comparaison avec le prédateur confère déjà une puissance qui pourrait paraître menaçante, au comte de Mortsauf. Toutefois, davantage qu'une menace, c'est la crainte respectueuse que doit inspirer ce loup, dont on nous précise par ailleurs qu'il est blanc - ce qui correspond évidemment à la couleur de la monarchie. Un peu plus loin, le narrateur insiste de nouveau sur cette vigueur, cette force présumée de la noblesse en signalant une « *charpente assez forte pour lui assurer une longue vie* » (lignes 10-11). La conscience de son rang et du pouvoir qui devrait naturellement en découler, donne à cet aristocrate une bouche « *violente et impérieuse* » (ligne 12) ; un menton « *droit* » et « *long* » : il n'a donc pas, semble-t-il, une face faible et affaissée. Son regard même paraît avoir une assurance implacable, légitimée par sa position sociale : « *jaune et dur [il] tombait sur vous comme un rayon du soleil en*

*hiver* » (ligne 11). Encore une fois, la comparaison avec un objet à forte valeur symbolique, de puissance, d'intensité – le soleil – accentue la ressemblance de Mortsauf avec un gentilhomme traditionnel. Il en a d'ailleurs l'attitude, nous dit-on, ligne 13, se cachant « *au-dessus des autres par le droit* » (ligne 14).

Néanmoins, force est de constater que cette puissance apparente qui transparaît dans sa physionomie et l'assimile à un gentilhomme, est à peu près illusoire : la Révolution française a déchu cet homme comme un « *grand naufrage* » (ligne 2). L'image du naufrage renforce la fatalité de cette déchéance : on ne survit pas à un naufrage ; Mortsauf a laissé sa fortune et son statut se faire inexorablement submerger, car il ne pouvait pas lutter contre une telle catastrophe. Son nom même trahit ce destin tragique : Mortsauf a certes survécu à la Révolution mais il en demeure à jamais ravagé. Mort-sauf, ou mort-vivant, il ne reste plus grand chose de sa puissance passée, de sa vigueur canine d'antan. La vieillesse et la mort apparaissent dans son portrait : « *il avait promptement vieilli* » (lignes 1-2), « *la demi-couronne [...] venait mourir aux oreilles* » (lignes 2-3), « *altérée* » (ligne 6), « *affaibli* » ; « *viciées* » (ligne 6) ; « *maladies* » (ligne 7) ; « *ridé* » (ligne 7). Ce champ lexical est celui de la faiblesse, du déclin.

Si la blancheur du loup auquel il est comparé, ligne 5, peut paraître méliorative – de cette blancheur aristocrate et majestueuse – il ne reste de cette pâleur pure que des « *tons blafards* » (ligne 10). Dégarni par la pauvreté, la mauvaise santé, il ne reste de ses cheveux qu'une « *demi-couronne* », comparée à la tonsure des moines. Ce détail résume avec ironie la situation en ne couronnant le comte Mortsauf qu'à demi, et qui plus est, le symbole royal est détourné pour devenir l'attribut monastique – les moines faisant de par leur vocation vœu de pauvreté. Il est ensuite comparé à un « *campagnard* » (ligne 15) puisqu'il ne s'habille plus selon les exigences de son rang mais davantage pour mener une vie pratique : « *Le laissez-aller de la campagne lui avait fait négliger son extérieur* ». Or nous ne pouvons omettre de remarquer que le luxe de l'habillement et la mode est un caprice réputé de la noblesse française – ainsi que le soulignent les auteurs qui en font mention tels que Montesquieu dans Les Lettres persanes. « *Son habillement était celui du campagnard* » (ligne 15) ; « *il ne mettait de gants que pour monter à cheval ou le dimanche pour aller à la messe* » (lignes 17-18) ; « *Sa chaussure était grossière* » (ligne 18). Le comte déçoit dans les attentes que l'on espère d'un gentilhomme, en s'épargnant le devoir d'être élégant. Enfin, cette faiblesse, cette apathie n'est pas uniquement apparente. Le narrateur dénonce l'absence de volonté de cet aristocrate retombé dans la médiocrité – c'est-à-dire, qui s'est laissé chuter d'une position aisée à une position moyenne dans la hiérarchie sociale. Son « *laissez-aller* » (lignes 14-15) en ce qui concerne son habillement est secondaire ; c'est bien davantage son absence d'effort pour « *dominer* » « *une constante infortune* » (ligne 9) qui peut lui être reproché. « *Inquiet sans pensée, défiant sans objet* » (ligne 12) : la suspicion le remporte sur la combativité. C'est un homme qui ne s'afflige pas les « *fatigues de l'esprit* » (ligne 8).

Cet aristocrate n'a pu survivre à la Révolution – du moins moralement puisqu'il semble bien s'être laissé abattre par son « *infortune* ». Pour la société de son époque, Mortsauf est devenu médiocre et impuissant. La bourgeoisie en effet, a supplanté la noblesse et les valeurs qui étaient jusque-là acceptées par la société paraissent désormais désuètes, et font place à une nouvelle vision de la hiérarchie et des qualités dignes de respect. Ainsi la valeur de l'argent, dans les prémices d'une société capitaliste commence-t-elle à se manifester. Les « *paysans aussi bien que les voisins* » identifient les Hommes à leurs biens, et Mortsauf, bien que noble, n'échappe pas à ce jugement ; tout le respect qu'il inspirait par son titre, son rang se voit substitué par une approche économique :

« Son habillement était celui du campagnard en qui les paysans aussi bien que les voisins ne considèrent plus que la fortune territoriale » (ligne 15-16). La fin du texte rappelle encore une fois ce nouveau rapport à l'argent : « Le libéral le plus haineux, mot qui n'était pas encore monnayé » (ligne 20). Ainsi, la Révolution a établi une société nouvelle, qui propose des valeurs différentes, et auxquelles elle semble s'attacher, comme l'illustre l'adjectif « haineux » qui se rapproche du sens de « convaincu » et qui qualifie les libéraux, c'est-à-dire les fondateurs de cette nouvelle société. Or, l'aristocratie n'a plus sa place dans cette société, précisément parce qu'elle a évolué, tandis qu'un homme comme Mortsauf n'a pas su changer. Cela peut tout d'abord paraître paradoxal : n'avons-nous pas dit que Mortsauf avait vu sa vie et ce qu'il était bouleversé par la Révolution ? Mortsauf a changé mais malgré lui. Il a subi la Révolution, mais il reste en lui « des vestiges de noblesse » (ligne 19). Ces vestiges le rendent inadapté à une nouvelle société bourgeoise, ce qui est physiquement illustré par la nécessité de l'exil : « dix années d'émigration » nous dit-on ligne 18. La vie de Mortsauf est minée par son immobilisme : sa « vie est altérée dans ses principes » (lignes 5-6) ; lui-même est un gentilhomme « appuyé sur une valeur de convention » (lignes 13-14). Ce qui rend un changement difficile pour Mortsauf c'est qu'il est lui-même attaché à ses traditions, à ses valeurs. Cela l'empêche d'être innovant ou d'accepter l'innovation. Il ne peut être moteur de la société : il fait partie d'une noblesse affaissée. Historiquement la noblesse doit pourtant être synonyme de puissance, de protection voire de domination. Toutefois, après le traumatisme de la Fronde, Louis XIV s'est efforcé de développer l'oisiveté et le loisir parmi ses courtisans, précisément pour les rendre inoffensifs. Cette manœuvre a bien fonctionné : le siècle des Lumières qui annonce les prémices de la Révolution, le montre par les propos de philosophes tels que Voltaire, qui critique la noblesse en remettant en question l'utilité sociale d'hommes dont la seule compétence est de savoir à quelle heure le roi se lève. Dans ce portrait, Balzac dépeint la fadeur d'une noblesse inerte, affaiblie et piégée dans son propre immobilisme. Les qualités que le narrateur reconnaît chez le comte de Mortsauf sont en effet obsolètes et figées : il se complait dans la « loyauté chevaleresque » (lignes 20-21) et dans son incapacité à évoluer, est doué de « convictions immarcescibles » dont il s'abreuve dans un journal très ciblé dont les lecteurs sont « à jamais acquis » ce qui ne risque pas non plus de faire évoluer sa vision des choses puisque le débat, dans des journaux réservés à une audience précise et homogène, ne peut pas avoir lieu.

Pour conclure, ce texte de Balzac dresse le portrait d'un homme désargenté, tombé dans un déclin qui pourrait dénier son appartenance à l'aristocratie ; cependant, celle-ci reste bien marquée et essentielle, puisque c'est précisément ce qui l'empêche d'évoluer, de s'adapter à une société réformée. Comme l'indique son nom, le protagoniste est mort bien que sa vie ait été préservée, puisque dans cet univers nouveau, son existence n'a plus lieu d'être. La dégénérescence de cette aristocratie obsolète et complètement opposée aux idéaux d'une noblesse puissante, est également dépeinte dans Le Sagouin de François Mauriac.